



PARIS, VIII
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 - 524,45

LE COURRIER DE ROUBAIX-TOURCOING

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TONUM
Nous ne reconnaissons comme notre
seigneur et maître et comme
chef suprême de la Patrie française.

PETIT CALENDRIER
Lundi 6. — Saint-Norbert. — Adoration :
Vierge (Saint-Jean-Baptiste, ador. noct.),
Jésus.
Mardi 7. — Saint-Gilbert. — Adoration :
Vierge (Saint-Jean-Baptiste, ador. noct.),
Jésus.
Mercredi 8. — Saint-Étienne. — Adoration :
Vierge (Saint-Jean-Baptiste, ador. noct.),
Jésus.
Jeudi 9. — Saint-Étienne. — Adoration :
Vierge (Saint-Jean-Baptiste, ador. noct.),
Jésus.
Vendredi 10. — Saint-Étienne. — Adoration :
Vierge (Saint-Jean-Baptiste, ador. noct.),
Jésus.

UNE INDIGNE COMÉDIE

Le Pape, une fois de plus, vient de se courir de ridicule et de honte en provoquant un conflit insensé entre la France et le Vatican.

On se rappelle les faits : la France, dans la personne du président Loubet, a gravement, sciemment et délibérément offensé le Souverain Pontife, en rendant visite au roi d'Italie, dans la capitale, et dans un palais dont le Pape a été dépossédé par la force et contre le droit.

En agissant ainsi notre gouvernement méconnaît le Saint-Siège dans l'indéfectible obligation de protester.

Il ne l'ait pas fait, en n'aurait pas manqué de voir dans son silence, une capitulation, une renonciation à ses droits, une complète et définitive déchéance acceptée par la France elle-même.

Cette renonciation, le Saint-Siège ne doit pas la laisser passer sans protester. Personne n'est plus hautement autorisé qu'un évêque sur la terre, il ne peut souffrir, sans protestation, qu'il soit porté atteinte à son indépendance.

Or, le pouvoir temporel, tant qu'on n'eût pas trouvé un autre mode de garantie, est, pour la papauté, la sauvegarde nécessaire de sa liberté, de son indépendance et de son autorité.

En venant à Rome, le chef de la première église catholique consacrait, en quelque sorte la reconnaissance des faits accomplis et la spoliation dont le Pape a été la victime.

Voilà pourquoi Pie X se devait à lui-même et devant l'Église catholique de protester comme il l'a fait. En cela il n'avait nulle intention de blesser la France.

D'ailleurs la protestation pontificale a paru au Vatican et elle était si bien prévue que le gouvernement n'en a manifesté d'abord, ni émotion ni surprise.

Mais voici qu'un matin, l'Humanité, la feuille à Jaurès, divulgue une note destinée à rester secrète, — point à noter — envoyée par le Vatican à un ou plusieurs souverains catholiques.

Ce document disait en substance que s'ils venaient à Rome, dans les mêmes conditions que M. Loubet, le Saint-Siège agirait avec eux autrement qu'avec la France, c'est-à-dire qu'il leur offrirait tout rapport diplomatique.

De cette note il résulte à l'évidence, que loin de vouloir offenser la France, le Pape, au contraire, lui témoigne une bienveillance et des égards tout spéciaux.

Eh bien ! c'est sur ce prétexte invraisemblable que, dans un accès de démente et avec une audace d'hypocrisie inouïe, le Bloc tout entier est parti en guerre contre Pie X et son digne ministre.

Le gouvernement a ordonné à notre ambassadeur de quitter Rome et ce fut, dans tout le clan radical, un débordement d'injures et d'invectives.

On cria à la provocation, à l'insolence, au dédain : il faut rappeler notre ambassadeur ; il faut chasser le nonce insulteur et reconduire à la frontière cet ambassadeur violet ; il faut dénoncer et déchirer le Concordat, il faut pousser à fond la guerre entamée par le Vatican ; il faut mettre en termes aux prétentions exorbitantes d'une théocratie esclavagiste et aveugle !

Puis, soudain, ô prodige ! tous ces ardeurs, tous ces pourfendeurs, tous ces furibonds sont pris de peur. Adolphe d'Avril est trop loin, ils font machine en arrière, ils tremblent de voir leur Bloc se briser contre le rocher de Pierre, comme s'y sont brisés, durant toute l'étendue des siècles, de plus solides que lui.

Jour à jour, cause première de tout ce beau tapage, regrette d'avoir lancé le gouvernement dans cette aventure, et conclure ses amis, de se garder « d'une hâte indiscrète et maladroite ».

Finalement toute cette campagne effrénée de violence et d'injures, cette débâche effrontée d'hypocrisie et de mauvaise foi aboutissent à un vote anodin, par lequel il est convenu que tout se bornerait au simple rappel de notre ambassadeur.

Quelle grotesque attitude, quelle pitoyable comédie, quelles misérables manœuvres ! Et aussi, quel contraste avec la loyauté, la noblesse et la dignité du Saint-Siège qui éclatent et rayonnent, en toute cette affaire !

Calme, maître de lui-même, étranger à tout emportement comme à toute précipitation, le Pape sait attendre, se contenir, se taire mais aussi, parler quand il le faut.

Organe et vengeur des lois éternelles du droit et de la morale, il remplit sa mission et ne prend souci de son devoir : il dit ce qu'il doit dire, condamne ce qu'il doit condamner, refuse ce qu'il doit refuser, affronte ce qu'il doit affronter et marche ainsi, coup par sa conscience, avec une sérénité de grand cœur qui nul piège ne peut surprendre, avec une droiture qui déconcerte toutes les habiletés, avec une fermeté de résolution que nulle crainte humaine ne saurait ébranler.

Il y a dix jours à peine, aux cardinaux Gotti, Vanutelli, Vivès et Agliardi, il affirmait énergiquement : « Je n'ai à répondre de mes actes qu'à Dieu seul ! »

Aussi, semblable à ses prédécesseurs qui, du fond même des Catacombes, incartaient les Césars, Pie X décerna le décret à n'importe qui, par sa force morale, l'hème de ses spoliateurs et de leurs complices.

Comment avec un tel Chef, ne pas garder en l'avenir une inaltérable confiance : L'avenir est à Dieu. La révolution passe, les souverains ou les anarchistes qui l'ont faite, sont successivement frappés par une Providence vengeresse, et la Papauté revient de ses exils au Vatican et de ses prisons sur le trône.

C'est une loi que les ennemis politiques du Saint-Siège s'obstinent à méconnaître, mais qui s'obstine elle-même à les déjouer et à les confondre.

A. R. T.

L'incomparable Médecin des chiens

Ce n'est pas, s'il vous plaît, un vétérinaire. M. Justin Barbutaux n'est vétérinaire de profession, à spécialisée une province de la thérapeutique où le consentement unanime salue sa précellence : il est le médecin et l'ami des pauvres chiens que la maladie tourmente.

Après avoir consacré ses soins à la généralité des bêtes, M. Justin Barbutaux s'est cantonné dans la gent canine parce que le chien est l'ami de l'homme et qu'il provoque des affections humaines ; par là, il est de bon rapport. La renommée de M. Barbutaux rayonne dans le pays entier, on accourt chez lui des points cardinaux, on lui résiste, jusqu'au seuil de l'agonie, l'ultime espoir.

Son cabinet est annobli de tentures écarlates et de graves bibliothèques ; il connaît l'importance du décor et le sérieux de ses fonctions ; mais il sourit à propos et autorise sa

physionomie à se détendre, particulièrement devant les dames.

— Voyons, qu'est-ce, ce petit mamour ? — Oh ! ce monsieur Barbutaux, je ne sais pas vous l'expliquer... Il n'a plus d'opé, il ne s'intéresse plus à rien... Il est tout chose, enfin.

— Montrez ce petit mamour... — Le carrosse, l'antenne, le tapota, lui adresse des paroles affectueux.

— N'est-ce un brave toutou à sa maîtresse... un nastoulo en chocolet... — On voit que vous aimez les bêtes, monsieur Barbutaux.

— Je les adore et elles me le rendent, Madame.

— Têchez de sauver celle-ci... elle est si délicate... c'est un bichon... — Un bichon de Malte... pure race... Madame, je réponds de lui comme de moi-même... Dans une quinzaine de jours, je vous le restituera gai comme pigeon et framouze bouton de rose, ce petit mamour.

— Comment, il faut que nous nous quittons ? — C'est indispensable, Madame... Mon établissement est outillé de façon spéciale... Et je dois expérimenter le régime qui conviendra le mieux à ce bichon en chocolet...

— Allons, pileu ! le faut... Au moins, soignez-le avec tout le dévouement dont vous êtes capable !

— Madame, soyez tranquille... La porte se ferme. M. Barbutaux somme le domestique.

— Ernest, vous logerez celui-ci dans la niche n° 7, entre le haricot et le griffon... Ouste, bichon, ouste !

— Parfait, monsieur.

Le mamour de bichon disparaît avec vivacité et le vétérinaire déjà donne audience à une autre dame estriée.

— Figures-vous, monsieur Barbutaux, que mon Bibi n'aime plus sa mémère... Il refuse son sucrés et... sauf votre respect... est-ce que vous permettez que je vous dise ?

— Mais, oui... je suis jaloux de vous.

— Eh bien ! à des diarrhées, monsieur Barbutaux... Si ça continue, j'ai peur de perdre mon Bibi à sa mémère !

— Rassurez-vous, madame, ce Bibi de carlin sera sur pattes avant le fin du mois.

— Et d'ici là ? — D'ici là, ça m'emmerde en chocolet restera dans mon établissement... Je vais étudier, à son intention, une certaine panade dont les résultats sont, paraît-il, merveilleux...

— Ah ! bien sûr, madame.

Le porte se reforme. M. Barbutaux somme le domestique.

— Ernest, vous logerez celui-ci dans la niche n° 8, entre le haricot et le griffon... Ouste, bichon, ouste !

— Parfait, monsieur.

Le mamour de bichon disparaît avec vivacité et le vétérinaire déjà donne audience à une autre dame estriée.

Franz MAHUTTE.

L'ALLIANCE D'HYGIÈNE SOCIALE M. Casimir-Périer à Lille

Pour grouper les mutualités dans le Nord, les ligues contre la tuberculose, l'alcoolisme, la mortalité infantile, les sociétés d'habitations ouvrières et les institutions privées d'assistance, un comité provisoire s'est formé, qui a fait appel à M. Casimir-Périer et qui le verra exposer ce qu'est l'Alliance d'Hygiène Sociale qu'il préside.

M. Casimir-Périer est descendu samedi chez M. Edouard Agache, président d'honneur de la Société Industrielle.

Le jour de dimanche a été tout entier consacré aux œuvres de mutualité.

Dès le matin, il s'est rendu au dispensaire Léonard-Danié, à la Société de Protection de l'Enfance, rue de la Vignette, où il a été reçu par MM. Houdou, vice-président, et le docteur Oul, secrétaire général, et où il a assisté à la consultation et parcouru les locaux et le laboratoire de pasteurisation du lait.

A la Société Industrielle

Une réunion de l'Union régionale des Sociétés de Secours-Mutuels du Nord avait lieu à dix heures, en la salle de la Société Industrielle.

De nombreux mutualistes étaient présents. Sur la scène avaient pris place MM. Vincent, président, Dubron, Ed. Agache, Siegfried, député, Mabillet, directeur du Musée social, Picot, membre de l'Institut, les membres du comité de l'Union régionale des Sociétés de Secours-Mutuels, MM. Louis Lefèvre, Georges Lefèvre, vice-présidents, Paul Foubert, secrétaire général, Pierrez, secrétaire, Duponchelle, trésorier, Battet, trésorier-adjoint, G. Malsieg, Paul Martin, Liégeois-Six, Duquenne, Decoster, Franciennes, Binet, Ch. Soyez, Conseillers.

Après lecture du procès-verbal de la dernière séance par le secrétaire et le règlement de quelques affaires, le président du Nord annonce qu'il est heureux de distribuer des récompenses aux personnalités suivantes :

Médaille d'argent. — MM. Foubert, secrétaire général de l'Union régionale des sociétés de secours mutuels et président de la mutualité maternelle de Lille... Fournier, président de l'Union des Travailleurs de Chérens et de la société de Fraternelle... Missis, administrateur de la société des Voyageurs et Employés de commerce, à Lille... Delsaint, président de la société de Saint-Lucien, à Loos.

Médailles de bronze. — MM. Lefebvre et Lanoy, administrateurs de la Société des Anciens Sous-Officiers, à Lille.

Mentions honorables. — MM. Lerouge et Lengier, administrateurs de la Société de Saint-Lucien, à Loos... M. G. Bachelier, administrateur de l'Association des Comptables et Employés de l'arrondissement de Lille.

Les applaudissements terminés, on annonce que l'assemblée générale prochaine aura lieu à Cambrai.

M. Casimir-Périer fait alors son entrée au milieu d'une enthousiaste ovation et se rend au chevet de M. Edouard Agache, président de l'Union, gravement malade : c'est la cause de son retard.

Il s'assied à la place d'honneur que lui offre M. Vincent, et le Préfet du Nord, en le priant de présider la séance, lui souhaite la bienvenue et le félicite de consacrer encore son énergie à la défense des œuvres sociales, après avoir montré qu'il était capable de remplir les plus hautes fonctions du pouvoir.

M. Mabillet prend ensuite la parole. Il explique que les mutualités du Congrès de Lille ont eu pour mission de redire leurs travaux et leurs efforts pour l'extension et l'entretien des œuvres d'assistance et d'hygiène sociale, par les secours contre la maladie, contre la vieillesse, par la lutte contre l'alcoolisme, la tuberculose et la mortalité infantile.

En terminant, l'orateur espère que les sociétés du Nord comprendront la nécessité de la Fédération et n'hésiteront pas à se ranger derrière M. Casimir-Périer, qui montre un noble exemple.

M. Siegfried, ancien ministre, président d'honneur de la Société française des établissements à bon marché, vient montrer l'importance du logement au point de vue de l'hygiène et de la santé. Pour se loger sagement à bon marché, il conseille de recourir à l'association et de créer soit des sociétés anonymes, soit des sociétés coopératives de construction ou de crédit.

Discours de M. Casimir-Périer
La gravure et la photographie ont joué de bien vifs tours à M. Casimir-Périer en le représentant sous un aspect plutôt sévère, même rébarbatif. Il n'en est rien.

L'ancien président de la République et le physionomie sympathique et distinguée, l'œil fin, vif et intelligent, le hoché le plus souvent souriant. De le connaître si mal au physique — il dire plus tard qu'on le connaissait mal au moral — on éprouve une déception ; tout à son avantage d'ailleurs.

L'Alliance d'Hygiène Sociale, qui a pour but de grouper les mutualités dans le Nord, les ligues contre la tuberculose, l'alcoolisme, la mortalité infantile, les sociétés d'habitations ouvrières et les institutions privées d'assistance, un comité provisoire s'est formé, qui a fait appel à M. Casimir-Périer et qui le verra exposer ce qu'est l'Alliance d'Hygiène Sociale qu'il préside.

M. Casimir-Périer est descendu samedi chez M. Edouard Agache, président d'honneur de la Société Industrielle.

Le jour de dimanche a été tout entier consacré aux œuvres de mutualité.

Dès le matin, il s'est rendu au dispensaire Léonard-Danié, à la Société de Protection de l'Enfance, rue de la Vignette, où il a été reçu par MM. Houdou, vice-président, et le docteur Oul, secrétaire général, et où il a assisté à la consultation et parcouru les locaux et le laboratoire de pasteurisation du lait.

A la Société Industrielle

Une réunion de l'Union régionale des Sociétés de Secours-Mutuels du Nord avait lieu à dix heures, en la salle de la Société Industrielle.

De nombreux mutualistes étaient présents. Sur la scène avaient pris place MM. Vincent, président, Dubron, Ed. Agache, Siegfried, député, Mabillet, directeur du Musée social, Picot, membre de l'Institut, les membres du comité de l'Union régionale des Sociétés de Secours-Mutuels, MM. Louis Lefèvre, Georges Lefèvre, vice-présidents, Paul Foubert, secrétaire général, Pierrez, secrétaire, Duponchelle, trésorier, Battet, trésorier-adjoint, G. Malsieg, Paul Martin, Liégeois-Six, Duquenne, Decoster, Franciennes, Binet, Ch. Soyez, Conseillers.

Après lecture du procès-verbal de la dernière séance par le secrétaire et le règlement de quelques affaires, le président du Nord annonce qu'il est heureux de distribuer des récompenses aux personnalités suivantes :

Médaille d'argent. — MM. Foubert, secrétaire général de l'Union régionale des sociétés de secours mutuels et président de la mutualité maternelle de Lille... Fournier, président de l'Union des Travailleurs de Chérens et de la société de Fraternelle... Missis, administrateur de la société des Voyageurs et Employés de commerce, à Lille... Delsaint, président de la société de Saint-Lucien, à Loos.

Médailles de bronze. — MM. Lefebvre et Lanoy, administrateurs de la Société des Anciens Sous-Officiers, à Lille.

Mentions honorables. — MM. Lerouge et Lengier, administrateurs de la Société de Saint-Lucien, à Loos... M. G. Bachelier, administrateur de l'Association des Comptables et Employés de l'arrondissement de Lille.

Les applaudissements terminés, on annonce que l'assemblée générale prochaine aura lieu à Cambrai.

M. Casimir-Périer fait alors son entrée au milieu d'une enthousiaste ovation et se rend au chevet de M. Edouard Agache, président de l'Union, gravement malade : c'est la cause de son retard.

Il s'assied à la place d'honneur que lui offre M. Vincent, et le Préfet du Nord, en le priant de présider la séance, lui souhaite la bienvenue et le félicite de consacrer encore son énergie à la défense des œuvres sociales, après avoir montré qu'il était capable de remplir les plus hautes fonctions du pouvoir.

M. Mabillet prend ensuite la parole. Il explique que les mutualités du Congrès de Lille ont eu pour mission de redire leurs travaux et leurs efforts pour l'extension et l'entretien des œuvres d'assistance et d'hygiène sociale, par les secours contre la maladie, contre la vieillesse, par la lutte contre l'alcoolisme, la tuberculose et la mortalité infantile.

En terminant, l'orateur espère que les sociétés du Nord comprendront la nécessité de la Fédération et n'hésiteront pas à se ranger derrière M. Casimir-Périer, qui montre un noble exemple.

M. Siegfried, ancien ministre, président d'honneur de la Société française des établissements à bon marché, vient montrer l'importance du logement au point de vue de l'hygiène et de la santé. Pour se loger sagement à bon marché, il conseille de recourir à l'association et de créer soit des sociétés anonymes, soit des sociétés coopératives de construction ou de crédit.

Discours de M. Casimir-Périer
La gravure et la photographie ont joué de bien vifs tours à M. Casimir-Périer en le représentant sous un aspect plutôt sévère, même rébarbatif. Il n'en est rien.

L'ancien président de la République et le physionomie sympathique et distinguée, l'œil fin, vif et intelligent, le hoché le plus souvent souriant. De le connaître si mal au physique — il dire plus tard qu'on le connaissait mal au moral — on éprouve une déception ; tout à son avantage d'ailleurs.

M. Casimir-Périer, entretient d'abord son auditoire de M. Eugène Roche, qu'il a pu voir et pour lequel il n'a pu qu'exprimer son espoir de voir le projet de loi sur l'assurance maladie et sur les retraites de vieillesse.

Parlant du récent congrès de Nantes, M. Casimir-Périer constate les progrès de l'idée mutualiste et rend hommage au dévouement éclairé de M. Mabillet, qui est l'âme de l'Alliance d'Hygiène Sociale et qui fut le cheville ouvrière de ce congrès ; il n'en omet pas pour cela tous les mutualistes, dans quelque situation qu'ils se trouvent, à quelque opinion qu'ils appartiennent.

Il n'y a pas bien longtemps, continue-t-il, je me trouvais à un poste d'honneur, mais trop haut placé pour me faire voir et me faire comprendre. J'ai résolu, après en être descendu, de ne plus servir que les œuvres de mutualité, parce que j'y pourrais mettre tout mon cœur.

Enfin, désirant se rapprocher le plus possible de ses collaborateurs, M. Casimir-Périer leur a dit qu'il voulait au sortir de la réunion presser leurs mains dans les siennes et leur prouver qu'il leur était véritablement un ami.

Une magnifique ovation a accueilli ces paroles.

Aussi, à la porte de la salle, où se tenait l'ancien président de la République, toutes les personnes présentes — et elles étaient plusieurs centaines — ont-elles tenu à saluer au doigt et au sourire le président et à présenter une à une leurs hommages et leur sympathie à M. Casimir-Périer.

La réunion de l'Hippodrome
L'Hippodrome, à trois heures et demie, avait pris place quatre mille mutualistes, parmi lesquels de très nombreuses dames.

La séance, nous citons un peu à l'aventure et nous oublions certainement plus d'un personnage marquant, MM. le général Laplace, commandant du premier corps d'armée, les généraux Courbassier, Ryskewitch, comte de Delsalle, maire de Lille ; Delsanville, président du tribunal civil ; Vandame, Delfort, conseillers généraux ; Laurence, Liégeois-Six, Gossart, Crépy, conseillers municipaux ; Titron, vice-président du bureau de bienfaisance ; le docteur Esnault, le docteur Lemire, etc.

M. Casimir-Périer, toutes les personnalités qui l'avaient entouré à la séance de la matinée.

Après l'exécution de chant des mutualistes par M. Riddez, baryton, de l'Opéra, accompagné par l'orchestre municipal du 43^e et repris en chœur, un discours par M. Casimir-Périer a été prononcé.

M. Casimir-Périer a dit quelques mots pour exprimer son émotion, en présence de cette manifestation de l'armée et de la municipalité, et sa reconnaissance envers M. Eug. Roche, le dévoué président de l'Union régionale des Sociétés de Secours-Mutuels, qui avait en même temps cette belle fête apporté son malade un confort moral et une consolation.

Discours de M. Dubron
M. Dubron s'est ensuite levé et a prononcé l'allocution suivante, entrecoupée d'applaudissements :

Mesdames et Messieurs, Avant de vous abandonner aux charmes de la parole éloquentes de nos hôtes, permettez-moi de leur souhaiter la bienvenue.

Le nom de notre Comité de l'Alliance d'Hygiène Sociale et de la Mutualité du Nord, j'adresse nos remerciements les plus respectueux à Monsieur le Président Casimir-Périer et à ses éminents collaborateurs.

Leur visite n'est pas seulement pour nous un grand honneur. Nous allons lui devoir aussi, avec les conseils les plus autorisés et l'excitation des plus nobles exemples, une invention nécessaire.

Les orateurs que vous allez entendre vont vous désigner tout à l'heure les ennemis de nos populations laborieuses du Nord, ces redoutables fléaux qui les déciment et qui sont comme la douleuruse et trop coûteuse rançon de notre puissance industrielle.

Heureusement que le mal est chez nous, le remède n'est pas loin.

Aux extinctions, aux pestilences, aux habitudes vicieuses nées de l'extrême densité de notre vie commune, il faut opposer, outre la défense de l'individu, des moyens empruntés aux ressources infinies de la collectivité. Au mal social, il faut opposer l'hygiène sociale ; et puisque du voisinage et de l'agglomération naît une communauté de souffrance, de misère et de contagion, il faut de l'union des intelligences et des cœurs faire sortir une sainte solidarité d'efforts pour la santé, pour le pain, pour l'amour et pour la vie.

Voilà ce qui va vous être magistralement enseigné.

Dieu merci, nous n'avons pas, dans notre région, attendu la Constitution de l'Alliance d'Hygiène Sociale pour commencer la lutte

contre la mortalité infantile, l'alcoolisme et la tuberculose.

Si Paris qui centralise les talents et les gloires, peut s'enorgueillir de ses savants et de ses philanthropes, le mal social a trouvé aussi, chez nous, de valeureux adversaires.

Nous n'avons ici ni les Latture, ni les Budin, ni les Siegfried, ni les Georges Picot, ces apôtres de la science générale et de la sociologie bienfaisante dont les noms sont connus et respectés dans le monde civilisé tout entier ; mais, depuis longtemps, les efforts tentés dans notre pays contre l'alcoolisme par le docteur Fiesl, et vigoureux lutteurs à la réalisation de la parole d'ordre, à l'indépendance économique et tranquille ; contre la mortalité infantile par les docteurs Dron, Ausset, Butruille, Oul et par bien d'autres ; contre le hideux tubercule par d'éminents philanthropes comme M. Vincent, et aussi par le docteur Calmette, ce fils de Pasteur, sur qui, le 23 mai dernier, M. le président Loubet rendait, à Arras, un juste et éclatant hommage.

Enfin si nous n'avons pas, dans le Nord, ce penseur et cet orateur admirable, à la fois sage et idéaliste, à la fois réaliste et idéaliste, M. Léopold Mabillet, nous serions bien ingrats d'oublier l'homme qui a été, chez nous, l'organisateur et le conseil inébranlable des Mutualités, mon excellent confrère et ami Eugène Roche, lequel, interrompu de toute cette assistance, j'adresse, avec nos vœux de rapide guérison, le témoignage ému de notre reconnaissante sympathie.

Tous ceux que je viens de nommer et bien d'autres que j'aurais pu nommer comme eux ont été les ouvriers du bon travail, les combattants du bon combat.

Grâce à eux, grâce au concours d'administrateurs au-dessus de tout éloges, les œuvres vivaces et fécondes ont commencé à naître et à fructifier sur notre sol.

On fera beaucoup plus et infiniment mieux le jour où nos concitoyens auront pris l'habitude de s'appuyer les uns sur les autres, de s'entraider les uns les autres, de se multiplier les uns par les autres.

Suivant un aphorisme fixé par le bonhomme profond et souriant de mon vénérable Maître Jules Simon, le philanthropie est une grande dévotion de l'humanité.

En mathématique, 2 et 2 font 4, en matière d'assistance privée ou publique, 2 et 2 valent plus de 10.

Voilà pourquoi, Monsieur le Président, ici vous nous donniez un magique conseil quand, dans la région qui a précédé et préparé celle-ci, vous nous disiez : « Assurez-vous, fédérez-vous ». Par ces paroles, vous prépariez tout simplement un miracle bien ardent et bien moderne, celui de la multiplication des bonnes œuvres sociales.

Il y a une autre particularité qui nous rend très intéressés à votre conférence. Ce sont nos frères Mutualistes sur la bannière desquels est écrite cette devise : « Aidons-nous, aidons-nous ».

Avant vous et avec vous, je leur demande toute leur confiance, leur dévouement et leur concours pour le succès de notre alliance.

Avant de devenir un pacte écrit entre nous notre collaboration était déjà un fait accompli. Il n'y avait pas encore d'acte de société équitable et légal, mais voilà longtemps que nous sommes des associés de fait.

Je vais vous en donner la preuve. Je parlais tout à l'heure des œuvres naissantes qui jalonnent déjà, sur la carte du département du Nord, notre marche en avant pour le bien public.

Lille, Roubaix, Douai, Saint-Amand, Caudebec, voilà nos bases.

Elles sont marquées, ici par une consultation de nourritures ou une goutte de lait, là-bas par une ligne pour l'opération des eaux, ailleurs par la fondation d'un dispensaire anti-tuberculeux, autre part et partout par la diffusion de nos journaux et de nos livres de la Mutualité qu'on nomme la Mutualité Maternelle, cette institution apportée à Lille par un homme de bien aussi méritant que modeste, notre ami Paul Foubert, grâce à l'initiative d'un homme qui a soulagé tant de misères misérables et sauvé tant de familles petites.

Dans quelles circonstances et dans quels milieux notre propagande dont je viens de dire les stades s'est-elle exercée ? Qui donc nous a mis en communication avec le peuple ? Qui donc a dressé notre tribune dans ces salles bondées où des milliers d'élus tendent vers nous et nous regardent ?

Je ne puis que vous dire que nous sommes allés jour et nuit préparer leur collaboration du lendemain.

Je le demande au Président d'honneur des Mutualités du Nord, à l'instigateur compaignon de nos pèlerinages dominicaux, à M. Vincent, dont j'ouïs la dignité prélectorale et le bon cœur et qui a été le premier à nous donner l'exemple de la collaboration.

Je le demande au Président d'honneur des Mutualités du Nord, à l'instigateur compaignon de nos pèlerinages dominicaux, à M. Vincent, dont j'ouïs la dignité prélectorale et le bon cœur et qui a été le premier à nous donner l'exemple de la collaboration.

Je le demande au Président d'honneur des Mutualités du Nord, à l'instigateur compaignon de nos pèlerinages dominicaux, à M. Vincent, dont j'ouïs la dignité prélectorale et le bon cœur et qui a été le premier à nous donner l'exemple de la collaboration.

Je le demande au Président d'honneur des Mutualités du Nord, à l'instigateur compaignon de nos pèlerinages dominicaux, à M. Vincent, dont j'ouïs la dignité prélectorale et le bon cœur et qui a été le premier à nous donner l'exemple de la collaboration.

Je le demande au Président d'honneur des Mutualités du Nord, à l'instigateur compaignon de nos pèlerinages dominicaux, à M. Vincent, dont j